

« L’Australie, c’est le “trou du cul” du monde. »

Newcastle est l’anus artificiel du monde.

**Graffiti relevé sur un mur de la ville de Newcastle,
Nouvelle-Galles du Sud, 1987**

Si une idée reçue plutôt flatteuse fait de l’Australie le pays de la chance, elle se heurte cependant à son contraire, c’est-à-dire l’image d’un pays coincé à l’autre bout de la planète, isolé des principaux centres de civilisation que sont Londres, Paris ou New York, condamné à rester à la périphérie des grandes affaires du monde. C’est la thématique antipodéenne qui privilégie l’hémisphère Nord – l’hémisphère de référence – et dévalorise du même coup tout ce qui ressort à l’hémisphère Sud, jugé irrémédiablement inférieur. Les Australiens ont intériorisé cette façon de voir et en ont conçu un sentiment d’infériorité (*cultural cringe*), qui les fait douter de leurs propres mérites, de leur capacité à faire jeu égal avec les nations du Nord. Pays hors normes, l’Australie est le lieu géographique de l’anormal et du grotesque, symbolisé par ces bizarres créatures que sont le kangourou ou l’ornithorynque.

Au cours des dernières décennies, cette thématique s’est cristallisée autour de l’image du « trou du cul du monde » (qui, plus tôt, aurait été jugée bien trop vulgaire pour être utilisée en public). Il est fréquent de voir telle ou telle ville australienne désignée de la sorte. C’est le cas de Perth (cf. « The 2am email that

changed everything », *Sydney Morning Herald*, 7 juin 2003 : « Il y a deux ans, Ben Templesmith nettoyait les toilettes au trou du cul du monde (autrement dit Perth) pour joindre les deux bouts... », et de Rockhampton (cf. <http://www.thebug.com.au/29june99bokexposed.html>), tout autant que Newcastle. Le Premier ministre Paul Keating lui-même aurait avoué qu'il songeait à quitter le pays, ce « trou du cul du monde » disait-il, pour se laisser tenter par l'hémisphère Nord. Il n'est donc pas étonnant que l'Australien moyen ait intégré l'image à la conception qu'il se fait de sa patrie (une recherche sur les serveurs web australiens ne donne pas moins de 539 références à cette image !), malgré son caractère extrêmement péjoratif.

Les Australiens sont-ils masochistes, ou bien ne savent-ils pas trop comment situer leur pays sur une échelle de valeurs internationale ? Historiquement, il est exact que le pays a recueilli les déchets humains de la mère patrie britannique : criminels, prostituées, indigents, orphelins – tous ceux que la métropole jugeait préférable d'évacuer, ce qui en faisait, sinon le trou du cul, du moins les latrines de l'Empire. Par la suite, l'Australie a continué de dépendre de l'immigration pour sa croissance démographique, et il n'est que trop facile de voir dans les immigrés les rebuts de leur propre société ; ceux qui, faute de talent ou de persévérance, ont renoncé à se faire une vie décente dans leur pays et ont préféré l'option facile du dépaysement.

Il est à peine besoin de souligner ce que cette conception a d'injuste. Les malheureux qui se sont retrouvés en Australie de force plus que de gré ont néanmoins contribué au développement économique

et culturel du pays, et leur héritage n'est pas entièrement négatif. Quant aux immigrés, il faut songer qu'il n'est jamais facile d'abandonner son pays natal pour refaire sa vie à l'étranger : cela requiert de la détermination et de la persévérance, qualités qui ont largement profité à l'Australie. Les prétendus « déchets » ont fait beaucoup pour leur pays d'accueil, tant par leurs bras que par leurs cerveaux.

L'assimilation de l'Australie au trou du cul du monde doit beaucoup à la position du pays sur le globe terrestre, et rejoint ainsi la thématique antipodéenne, l'opposition du haut et du bas, qui dévalorise l'hémisphère Sud. Elle est également liée à l'isolement du continent australien, loin des centres du monde civilisé (du moins tel que les Occidentaux le conçoivent) que sont l'Europe et l'Amérique du Nord. Doublement marginalisée, par la géographie comme par l'histoire, l'Australie s'est donc retrouvée victime d'une métaphore corporelle assez peu flatteuse. On raconte que le jeune Sigmund Freud envisagea de demander un poste à l'hôpital de Bendigo (colonie de Victoria), anecdote qui fait frémir tous les grands prêtres de la culture européenne : si par malheur, il s'était retrouvé dans ce désert culturel qu'est à leurs yeux le bush australien, Freud n'aurait jamais été en mesure de mettre au point sa théorie de l'inconscient, ni sa méthode psychanalytique. Les promesses de son génie se seraient inévitablement flétries aux antipodes. Tant il semble évident qu'à l'autre bout du monde, privé de la possibilité de dialoguer avec ses pairs, l'esprit le plus brillant ne saurait produire qu'une sorte de merde.

Il est clair que l'Australie ne mérite ni l'excès d'honneur qui découlerait de sa situation privilégiée

de « pays de la chance », ni l'excès d'indignité que suggère l'image du « trou du cul du monde ». Les appréciations de ce genre ont un caractère inévitablement subjectif, et il serait illusoire de prétendre établir ou rétablir une quelconque vérité. Il est sans doute plus pertinent de noter à quel point nombre d'Australiens ont intériorisé une image dévalorisante de leur patrie. Il existe en Australie un nationalisme affiché et sans nuances – dans les supermarchés, même le papier hygiénique est parfois étiqueté « fièrement fabriqué en Australie », et malheur au visiteur qui se permet de critiquer le pays. Mais, par derrière les manifestations de fierté patriotique et la conviction bruyamment exprimée qu'il n'y a pas meilleure contrée au monde, on voit persister le doute, les sentiments d'infériorité, voire une sorte de résignation devant l'idée qu'on ne sera jamais à même de jouer dans la cour des grands. On a ici affaire à l'une des manifestations du syndrome post-colonial, qui affecte bien des aspects de la culture australienne, et qui veut que, pendant longtemps tout au moins et avec des nuances qui dépendent du contexte historique, les habitants d'une ancienne colonie, même s'ils appartiennent au même groupe ethnique que les habitants de la métropole, se sentent condamnés à une irrémédiable infériorité.

La métaphore excrémentielle exprime aussi le mal qu'ont encore les habitants non-aborigènes à se sentir chez eux en Australie. Germaine Greer écrivait non sans raison : « Nous détestons ce pays parce que nous ne pouvons pas nous permettre de l'aimer. Nous savons, au fond de notre cœur, qu'il ne nous appartient pas » (G. Greer, *Whitefella Jump Up*, 2004). D'où la tentation perverse de le dévaloriser en le réduisant au « trou du cul » du monde.